



SAMEDI DÉTENTE **DOROTHÉE MUNYANEZA**

MARDI 17 (20h30) **MERCREDI 18** (20h30) **NOVEMBRE 2015**

PETIT THÉÂTRE
TARIFS 12€/18€/24€

Réservations
www.leguartz.com
TEL 02 98 33 70 70

SAMEDI DÉTENTE

DOROTHÉE MUNYANEZA

Compagnie Kadidi

Conception, texte, danse et voix **Dorothee Munyaneza**

Avec

Nadia Beugré, *danse, chorégraphie*

Alain Mahé, *musique et improvisation* et **Dorothee Munyaneza**

Regard extérieur **Mathurin Bolze**

Création lumière **Christian Dubet**

Scénographie **Vincent Gavras**

Costumes **Tifenn Morvan**

Régie générale **Marion Piry**

Régie lumières **Marine Le Vey**

Régie son **Valérie Bajcsa** ou **Camille Frachet**

Production, administration, diffusion **Anahi**, **Emmanuel Magis** assisté de **Marion Gauvent**

www.anahi-spectacle vivant.fr

Presse **Plan Bey**, **Dorothee Duplan** & **Flore Guiraud**, assistées d'**Eva Dias** www.planbey.com

Décors construits dans les **Ateliers du Théâtre de Liège**

* *Samedi Détente* fait référence à l'émission du même titre, conçue et animée par Agnès Murebwayire jusqu'en 1994 et diffusée sur Radio Rwanda.

Production Cie Kadidi. Direction de production, administration, diffusion Emmanuel Magis/ANAHI **Coproduction** Théâtre de Nîmes - scène conventionnée pour la danse contemporaine, Théâtre La Passerelle - scène nationale de Gap et des Alpes du Sud, Théâtre des Salins - scène nationale de Martigues, Bois de l'Aune-Aix-en-Provence, L'Onde-Théâtre Centre d'Art de Vélizy-Villacoublay, Pôle Sud, centre de développement chorégraphique en préfiguration - Strasbourg, Théâtre Jacques Prévert - Aulnay-sous-Bois, Le Parvis - scène nationale de Tarbes, Théâtre Garonne - Toulouse (projet House of Fire), Réseau Open Latitudes 2 avec le soutien du Programme Culture Europe, Théâtre de Liège, Théâtre de la Ville - Paris, BIT Teatergarasjen, Bergen.

Avec le soutien du Théâtre Le Monfort - Paris, de la Friche Belle de Mai - Marseille, de la DRAC PACA - ministère de la Culture et de la Communication, de la SACD-musique de scène et de l'Association Beaumarchais.

Avec l'aide d'Arcadi Ile-de-France / dispositif d'accompagnements, de l'ADAMI et de la Mairie de Paris.

Spectacle créé le 27 novembre 2014 au Théâtre de Nîmes, scène conventionnée pour la danse contemporaine.

À PROPOS

Comment raconter l'indicible ?

Comment parler du départ d'un lieu qu'on a aimé ? Des circonstances durant lesquelles on a dû quitter le nid de l'enfance, un jour, en cachette, sur les routes parsemées de corps, de sang et de silence ?

Comment raconter la chaleur d'un corps sous un tas de couches d'habits, « mugondo », qu'on ne pouvait transporter dans des valises car elles auraient été trop lourdes et encombrantes lors de l'exode ?

Comment raconter les journées de marche, de soif et de faim ? Comment raconter les poux, le sommeil sur une bâche au milieu de la forêt ou le réveil sous une pluie torrentielle au milieu de la nuit en pleine campagne ?

Comment raconter la fuite au clair de lune dans les champs de café ? Comment raconter les rires ?

Comment raconter les chansons ? Comment raconter les psaumes et les danses ?

Comment raconter le miel si doux et si rare quand la viande se vendait pour quelques centimes et la chair pourrissait sous les mille collines ? Comment raconter des mois passés sans voir sa mère ?

Comment raconter à ceux qui se trouvaient là-bas, loin de nous, où les informations parlaient de manière superficielle du génocide qui disséminait le Rwanda tout entier ?

On a tellement peu parlé de ce génocide. Et quand on en parlait on en parlait mal.

Je voudrais mettre un accent artistique sur un sujet historique dont il reste encore beaucoup à dire.

Voici 19 ans qui ont passé, 19 ans que j'ai vécu loin de mon pays, 19 ans que j'ai eu le temps de reprendre goût à la vie, de grandir, de réfléchir, et enfin, de pouvoir écrire.

Je suis retournée à plusieurs reprises au Rwanda, j'ai pu voir les membres de ma famille qui sont encore vivants. J'ai pu vivre le vide laissé par ceux qui sont morts. J'ai pu entendre des témoignages de mes proches ou de ceux à qui l'on prête une oreille attentive. Je les ai enregistrés. J'ai pu voir les cicatrices laissées par des machettes, et celles des blessures qu'on ne voit pas à l'oeil nu mais que l'on reconnaît quand on rencontre celui ou celle qui a vécu ce que l'on a vécu soi-même.

Je veux parler au travers des yeux qui ont vu. Je veux partager la parole de ceux qui y étaient.

Et je l'appellerai Samedi Détente.

Dorothée Munyaneza

NOTE D'INTENTION

Au Rwanda, *Samedi Détente* était une émission immanquable ; c'était le rendez-vous. Une émission radiophonique pendant laquelle on écoutait des musiques venues d'ailleurs. On dansait, on chantait, on les apprenait par cœur sans pour autant comprendre le sens des paroles. Le lundi suivant, une compétition de la meilleure performance était organisée dans la cour de récréation. Un vrai rituel.

Depuis le 6 avril, jour où tout a basculé, je n'ai plus écouté d'émissions de *Samedi Détente* mais il m'arrive parfois d'entendre des chansons qui passaient durant cette émission et tout me revient, je revois mes amis, je revois mon quartier, je revis la musique et mon corps se met à bouger. Aujourd'hui, la plupart de ces amis ou membres de ma famille avec qui je dansais sont morts.

En 2014, pour la 20ème commémoration du génocide rwandais, je vais créer un nouveau *Samedi Détente* qui redonnera vie à ceux-là, aux disparus. Le témoignage que je suis en train d'écrire sera son fil rouge. La parole précèdera le geste, la parole suivra le geste, mais la parole ne sera pas le seul langage d'expression. Au commencement sera un chant. Un chant que je chanterai sous un drap blanc. Un linceul.

Je travaillerai avec une table et une bâche. Les tables et les bâches sont les objets qui nous servaient d'abri et de repos. Quand les balles volaient au-dessus de nos têtes, nous nous réfugions sous la table. Quand nous nous allongions après une journée de marche, la bâche accueillait nos corps fatigués, chacun ayant une place allouée sur ce petit coin du paradis en plastique bleu ciel. J'aimerais utiliser ces deux objets comme partie centrale de la scénographie et les sonoriser pour créer un univers sonore singulier. J'aimerais que la table soit indestructible, en métal, afin que Nadia Beugré et moi puissions danser dessus, comme sur un dancefloor métallique, un podium, une scène sur une scène et que nos coups de pieds puissent être diffusés, transformés. Notre danse sera la danse des corps animés, rescapés, elle donnera vie à ces corps morts, et oubliés.

J'accorde aussi une place fondamentale à l'habit. J'aimerais que le travail de costumes tourne autour de ces couches qu'on appelait « mugondo ». L'habit jouera un rôle important comme en 94. L'habit protecteur. L'habit créateur. Mugondo nous distraitait puisque infesté de poux, on passait des heures à voir qui pouvait tuer le plus grand nombre de poux enfuis dans ses plis en un laps de temps déterminé. Souvent à ces moments-là, on riait, on oubliait un instant qu'on allait dormir dehors, parfois le ventre vide. On redevenait les enfants que nous étions. Sur scène, j'aimerais que Nadia Beugré et moi puissions porter des couches d'habits, cette armure, ce cocon, que nous enlèverions au fur et à mesure pour révéler l'être charnel, vivant, vibrant.

Alain Mahé sera la troisième personne du dispositif. Ensemble -lui au milieu de ses cailloux sonores et ordinateurs - nous créerons cette nouvelle émission *Samedi Détente* avec des sons d'archives, de dédicaces, de musiques des années 90, et de compositions originales que je suis en train d'écrire.

Dernier *Samedi Détente*. Il y a 19 ans, le Rwanda sombrait sous les coups de machettes et dans le sang. En 94, j'allais avoir 12 ans. Je me souviens. Je suis prête à en parler, à y faire face. À l'époque personne n'est intervenu, ni les pays occidentaux installés avec des moyens militaires et diplomatiques, ni les voisins africains pourtant concernés par les massacres à leurs frontières, ni les autres. Certains ont fermé les yeux et d'autres nous ont tourné le dos. En invitant Alain Mahé, compositeur, improvisateur, français et Nadia Beugré, danseuse, africaine, ivoirienne, j'aimerais redonner vie à cette absence en dialoguant avec ceux qui nous ont tourné le dos.

Je crois autant en l'humour qu'au ton tragique pour parler de ce drame.

Samedi Détente parlera de ces instants de paix avant la guerre, de ces instants de vie avant la mort, de ces instants de rires avant les larmes, de la mémoire avec laquelle on vit, parfois même heureux, mais dont le souvenir demeure et parfois refait surface à l'écoute d'une chanson ou à l'évocation d'un nom de celui ou celle qui n'est plus.

Dorothée Munyaneza, novembre 2013.



EXTRAITS

Sur la route à l'aller, ils nous appelaient tous des Tutsis. Tous les enfants, les adultes, mes cousins, et moi. Mon père leur disait à chaque barrière, « mais ne voyez-vous donc pas mon père, ici même ? Regardez sa carte d'identité et regardez la mienne. »

Sur la route du retour, les 'inkotanyi ' (les troupes armées du Front Patriotique Rwandais FPR) demandaient à tante Alphonsine, la petite sœur de mon père, « ariko wowe wacitse ute ? Comment as-tu survécu ? À cause de son nez étroit. »

...

« Qu'est-ce que c'est ça ? Une machine à coudre.

Qu'est-ce que c'est ça ? Une radio.

Qu'est-ce que c'est ça ? Des diplômes.

C'est quoi cette langue ?

De l'allemand.

Où est votre femme ?

En Angleterre.

IKITSO - une espionne, n'est-ce pas ?

Il y avait toujours des blancs chez vous, vous le saviez, vous étiez au courant, c'est pourquoi elle s'est enfuie !

PARLEZ !

Indangamuntu ! Cartes d'identité ! »

...

Il faisait très chaud. On marchait très vite. Les poux nous dévoraient. On en avait tellement que dès qu'on se reposait quelque part, on commençait à en tuer. Il y en avait beaucoup et partout.

Dans nos cheveux et dans tous les plis de nos habits, véritables royaumes des poux. On faisait même des concours pour voir qui pouvait en tuer le plus possible en moins de temps.

UN, DEUX, TROIS, PARTEZ ! Chaque enfant, roi de ses couches d'habits, s'acharnant sur ces petites bêtes, et quand on en avait suffisamment tuées on poursuivait le travail en s'attaquant aux couches d'habits du voisin.

Des jeux.

Des massacres. J'allais avoir 12 ans.

Enfant et adulte en même temps.

Je n'ai pas connu la crise de l'adolescence.

Je m'occupais de David et du miel.

...

À notre retour à Kigali, il y avait des chiens partout. De gros chiens. Bien en chair. Des vautours aussi. Plus que rassasiés. Dans les rues désertes de Gikondo étaient éparpillées des photos parfois en couleur et d'autres en noir et blanc. Une sorte d'installation de corps en décomposition et de clichés de vies figées et anéanties du jour au lendemain.

...

Avant 94, on passait notre temps à jouer dehors dans les rues poussiéreuses de Gikondo. On se croyait dans les studios d'Hollywood. On jouait à Rambo, Commando, Arnold Schwarzenegger et Chuck Norris. Même les chutes au ralenti, on les reproduisait. On rampait, on sautait, on grimpait, on riait, on pleurait, on criait. Takatakatakatakata. Les balles. Takatakatakatakata. On ne savait pas, on ne savait rien. Parfois les grands nous disaient que nos jeux étaient un mauvais présage, « Bana murakungura. »

Au début j'ai cru que c'était des étoiles, mais mon père nous a dit de bien les observer. « Les étoiles ne bougent pas », avait-il dit. Ce sont des satellites artificiels. Il faisait presque nuit. Nous étions allongés sur une bâche sur une terre ocre. Dehors. Toute la nuit je les ai regardés. J'espérais que ma mère nous voie. J'espérais que le monde entier nous voie.

...

« Et je pense à toi le jour,
Et je rêve de toi la nuit
Me reviendras-tu un jour mon amour
Je t'aime à l'infini. »

Cette chanson passait souvent pendant l'émission Samedi Détente et mon ami Pierrot me la chantait souvent sous la table, alors que dehors, les balles volaient. À la radio on annonçait d'aller trouver où se cachaient les inyenzi, les cafards. Un jour je me souviens m'être dirigée vers le placard. Pourquoi disaient-ils d'utiliser des machettes alors qu'un coup de balai suffisait ? Une balle ou une machette ? C'est simple, au début, il fallait payer pour être tué par balles. Un coup de machette quant à lui était gratuit. Mourir coûtait cher parfois.

...

On se lavait derrière la maison, au soleil, j'aimais bien regarder ma cousine se savonner, se rincer, se sécher, s'étaler de la crème hydratante et s'habiller. Je me disais qu'un jour si nous survivions, je ferais pareil et je lui ressemblerais, elle avait un corps de femme, de belles cuisses et jambes. Je la contemplais au soleil, je me rêvais femme, moi qui n'avais même pas de seins naissants ! Puis un jour on nous dit que nous devons nous laver en fin de journée car les gens nous observaient. On nous observait. On disait qu'on cachait des inyenzi.

...

RWANDA RWACU
RWANDA ĞIHUĞU CYAMBYAYE
NDAKURATANA ISHYAKA
N'UBUTWARI...

« Notre Rwanda,
pays qui nous a donné naissance,
je parlerai de toi avec zèle et courage ».
Le reste de l'hymne est enfoui, il s'est enfui en 94.

...

« Dans le couloir, VITE !
Pourquoi ? »

Les enfants, toujours à demander pourquoi. L'avion du président Habyarimana avait été abattu. Je pensai à nos jeux des semaines précédentes et ce que les vieux nous disaient. On n'était pas dans Delta Force, il n'y avait pas d'Arnold Schwarzenegger. Plus d'Américains, plus d'Anglais, plus de Français, plus de Belges, plus de Suisses, plus de ressortissants étrangers. Ils sont tous partis, et nous ont laissés seuls dans la merde et dans le sang.

DOROTHÉE MUNYANEZA

Chanteuse, Auteur, Chorégraphe

Originaire du Rwanda où elle a passé son enfance, aujourd'hui de nationalité britannique et vivant à Marseille, Dorothée Munyaneza est une jeune chanteuse danseuse qui s'accomplit au travers de projets musicaux personnels et de participations régulières dans des spectacles de danse contemporaine.

Elle chante depuis son enfance, mais c'est en Angleterre, à la Jonas Foundation à Londres, puis à Canterbury où elle étudiait la musique et les sciences sociales, qu'elle a acquis la certitude que la musique serait aussi son métier. Ses premières réalisations professionnelles ont été la participation à l'album *Anatomic* (AfroCelt Sound System) et la composition et interprétation de la bande originale du film *Hôtel Rwanda*. En 2010, elle sort son premier album solo enregistré avec Martin Russell, le producteur d'AfroCelt Sound System, et collabore au projet du compositeur anglais James Brett, dont l'album intitulé *Earth Songs*, est sorti sur itunes en décembre 2012.

Sa rencontre avec François Verret en 2006 lui permet d'entrer sur la scène de la danse contemporaine. Sa volonté est de faire dialoguer la musique avec les autres modes d'expression. Elle participe ainsi à la création de quatre spectacles de François Verret (*Sans Retour*, *Ice*, *Cabaret* et *Do You Remember, no I don't*), ainsi que de *Noctiluque* de Kaori Ito.

Aujourd'hui, Dorothée Munyaneza travaille avec d'autres artistes et chorégraphes comme Nan Goldin, Mark Tompkins, Robyn Orlin, Alain Buffard et Rachid Ouramdane, mêle musique afro-folk, danse et textes de Woody Guthrie avec Seb Martel et s'aventure entre danse, poésie et musique expérimentale avec Alain Mahé, Jean-françois Pavvros et le chorégraphe Ko Murobushi.

En 2013, Dorothée Munyaneza crée la Compagnie Kadidi pour produire ses propres pièces. *Samedi Détente* est la première pièce qu'elle signe en tant que chorégraphe. Elle mène par ailleurs des ateliers, notamment dans l'école de cirque sociale Zip Zap Circus School en Afrique du Sud.



ALAIN MAHÉ

Compositeur, Improvisateur

Alain Mahé développe des musiques électroacoustiques et électroniques. Il crée le groupe Bohème de chic et joue ou compose par ailleurs avec Jean-françois Pauvros, Carlos Zingaro, Carol Robinson, Kamal Hamadache, Thierry Madiot, Pascal Battus, Emmanuelle Tat, Patrick Molard, Keyvan Chemirani, Dorothée Munyaneza, Hélène Breshant, Bao Luo... Il réalise des pièces radiophoniques : *Chien de feu*, *La marée fait flotter les villes*, (*pour un*) *Paso Doble (sonore)* avec Kaye Mortley. Alain Mahé compose également musiques et créations sonores pour le spectacle vivant. Il travaille avec les metteurs en scène François Tanguy et les chorégraphes Carlotta Ikeda, Ko Murobushi, François Verret, le peintre Miquel Barcelò et Josef Nadj sur *Paso doble*, Nan Goldin sur *Sœurs saintes & Sybilles* et *Scopophilia*. Il collabore aux spectacles de Pierre Meunier depuis 1999 : *Le Chant du ressort*, *Le Tas*, *Les Egarés...* Il participe à la naissance du projet collectif *Ultimo Round*, compose et joue avec le plasticien Michel Caron et le dessinateur Vincent Fortemps.

NADIA BEUGRE

Danseuse, Interprète & Chorégraphe

Nadia Beugré fait ses premiers pas dans la danse au sein du Dante Théâtre où elle explore les danses traditionnelles de Côte d'Ivoire. Elle accompagne Béatrice Kombé dans la création de la compagnie Tché Tché en 1997. Récompensée de plusieurs prix, la compagnie se produit et donne des ateliers dans les différents pays où elle est invitée.

Elle crée ensuite le solo *Un espace vide : Moi* présenté en Angleterre, en France, au Burkina Faso, en Tunisie, aux Etats-Unis. Elle passe par la formation « Outillages Chorégraphiques » (Ecole des Sables de Germaine Acogny, Sénégal) puis intègre en 2009 la formation artistique Ex.e.r.ce « Danse et Image » (direction artistique de Mathilde Monnier) au Centre Chorégraphique de Montpellier, où elle commence à travailler sur son solo *Quartiers Libres*. Cette création sera présentée ensuite au Théâtre de la Cité Internationale à Paris et est actuellement en tournée internationale. Régulièrement, Nadia Beugré collabore auprès de différents chorégraphes, comme Seydou Boro, Alain Buffard, Mathilde Monnier...

En mars 2015, elle présentera sa nouvelle pièce *Legacy* au Centre Chorégraphique National de Roubaix.



SCÈNES

SAMEDI DÉTENTE

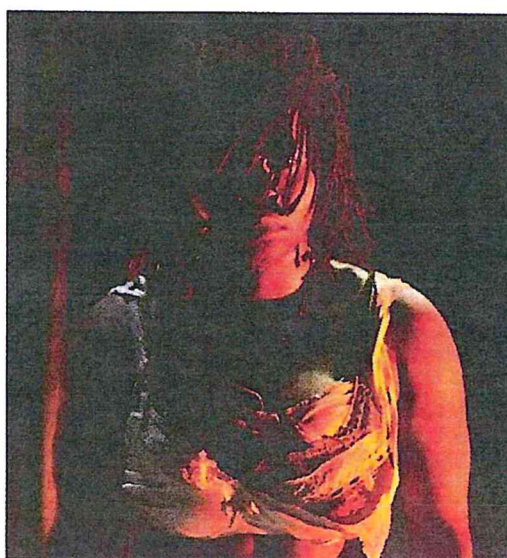
DANSE/THÉÂTRE

DOROTHÉE MUNYANEZA

TT

Dans sa robe bleue et sage, elle apparaît en chantant gravement, entrant peu à peu dans la peau de cette petite fille d'avril 1994 qui allait sur ses 12 ans. Dorothee Munyaneza, chanteuse et danseuse d'origine rwandaise installée à Marseille, prend aujourd'hui la scène en son nom pour la première fois. Pour dire enfin ce qu'elle a vécu pendant ces terribles cent jours où fut commis le génocide le plus « rapide » de l'histoire de l'humanité (huit cent mille morts). Fille d'un pasteur ayant œuvré pour le rapprochement des communautés, elle raconte sa fuite, la survie. Et l'hécatombe de ses amis tutsi (le couple Alphonse et Béatrice, son amie Rebecca...). Jour après jour, depuis l'avion abattu du président hutu jusqu'au contrôle du pays par le front tutsi.

Pour l'aider dans cet exorcisme d'une horreur vécue à hauteur d'enfant, l'accompagnent la danseuse Nadia Beugré et le musicien performeur Alain Mahé. Pendant qu'elle danse (souvent recroquevillée) ou chante-crie, dans une intimité concentrée, pour imiter la voix des miliciens-tueurs,



Dorothee Munyaneza et l'indicible génocide.

ses deux partenaires soulignent l'indifférence des pays africains et le retrait quasi complet de l'ONU pendant le massacre... Sans oublier d'épingler la France. Munyaneza, elle, n'insiste pas sur ce fait. Engoncée dans une superposition de T-shirts, elle porte d'abord le fardeau du chaos. — **E.B.**

| 1h10 | Jusqu'au 31 janvier, Le Monfort, Paris 15^e, tél. : 01 56 08 33 88

| Du 11 au 14 février à Toulouse (31), tél. : 05 62 48 56 56 | Le 26 à Tarbes (65), tél. : 05 62 90 08 55 | En mars-avril à Draguignan, Evry, Gap, Strasbourg...

Dorothee Munyaneza, une voix pour le Rwanda

► La chanteuse et danseuse raconte dans sa première création, « Samedi détente », ses souvenirs du génocide rwandais, dont elle fut témoin enfant.

« Originnaire du Rwanda où elle a passé son enfance », indique sobrement la biographie de Dorothee Munyaneza sur le programme du Monfort Théâtre à Paris. Dans ces neuf mots, beaucoup de souvenirs, douloureux, bien sûr, mais joyeux, aussi. Comme ces samedis soir passés autour de la radio à écouter l'émission « Samedi détente », à chanter et danser au rythme de la musique. Ces moments à jouer entre amis dans la rue, à mimer la guerre pour rire. « *Les enfants, vos jeux sont de mauvais présages* », leur disait-on.

Cette fille de pasteur a voulu rendre hommage aux disparus du génocide de 1994, restituer bien haut les noms des proches massacrés parce que le mot « Tutsi » était marqué sur leurs papiers. En cent jours, 800 000 personnes ont péri, selon les estimations

de l'ONU. « *C'est la première fois dans l'histoire qu'autant de gens sont morts en si peu de temps.* »

À l'époque, Dorothee Munyaneza n'a pas encore 12 ans. Vingt ans plus tard, interprète de plusieurs aventures musicales et d'un album solo, elle entreprend de partager cette matière intime et historique : « *On a tellement peu parlé de ce génocide. Et quand on en parlait, on en parlait mal.* » Comment évoquer au plus près, au plus vrai, ces jours terribles sans s'effondrer ? C'est à Strasbourg, au Théâtre Pôle Sud, que l'artiste en résidence écrit le texte de « Samedi détente ».

Cette histoire, il lui appartient de la raconter. Elle fut marquée par l'éparpillement de sa famille, des départs précipités, des moments suspendus et des attaques, des corps sur les trottoirs bientôt lavés à grandes eaux. Ce texte digne et terrifiant est prononcé avec la résolution d'un long accouchement. Parfois, une image, une phrase ou un cri hantant sa mémoire transforme ses paroles en chants puissants, magnifiques. Ses bras se tordent

dans son dos, son corps danse la joie pour dire la douleur.

Sur le plateau, peu de choses : une bâche, toute une garde-robe à porter sur soi, une machette, un poste de radio d'où s'échappent des bruits de tirs, des extraits d'interviews. Dorothee Munyaneza s'est entourée du compositeur français Alain Mahé et de la danseuse ivoirienne Nadia Beugré, qui traduit par ses interventions les corps disparus ou survivants, et les corps lointains de ceux qui « *tergiversent* ».

Pas d'accusations, mais des citations, des souvenirs, des faits accablants pour la communauté internationale, la France, l'Église catholique, au moment où une enfant en fuite fixait des satellites dans le ciel nocturne. « *J'espérais que tout le monde nous verrait.* »

MARIE SOYEUX

Jusqu'à demain au Monfort théâtre, 106 rue Brancion, Paris 15^e.

RENS. : 01.56.08.33.88 et www.lemonfort.fr
Tournée jusqu'en juin : anahi-spectacle-vivant.fr/calendrier

THÉÂTRE

CONCEPTION, TEXTE, DANSE|ET VOIX
DOROTHÉE MUNYANEZA

SAMEDI DÉTENTE

A travers cette première pièce de groupe, Dorothée Munyaneza évoque ses souvenirs d'enfance et l'histoire du génocide rwandais.

Dorothée Munyaneza allait avoir douze ans au moment où le Rwanda a sombré dans la folie meurtrière. Elle se souvient d'une émission populaire à la radio, *Samedi Détente*, dont elle reprenait les chansons avec ses amis le lundi matin. Beaucoup de ces amis ont disparu. Accompagnée du musicien improvisateur Alain Mahé et de la danseuse Nadia Beugré, elle affronte sans détour son passé, entrelace la légèreté de l'enfance et l'horreur du drame qui a meurtri toute une population. Musique, mouvement des corps et récits résonnent pour dire les choses sans désespoir, dire des choses qui ne pourraient sans doute pas être dites autrement que par la création. Un moment de partage intense et généreux, mêlant les ténèbres et la lumière, et célébrant malgré tout la grandeur de la vie.

A. Santi

■ Le 10 janvier 2015 à 20h30.

Carnets de création

Rwanda 1994, retour de mémoire

Dorothée Munyaneza avait 12 ans lorsqu'a éclaté le génocide rwandais. Vingt ans plus tard, avec *Samedi détente*, sa première création, elle donne voix et corps au souvenir du pays qu'elle a fui.

Texte : Jean-Marc Adolphe
Photographie : Ulrich Lebeuf



Dorothee Munyaneza

AToulouse, ce soir-là, de mi-novembre, et de température encore douce, nous sommes sortis sur la terrasse du café du Théâtre Garonne. Nous parlions de la répétition de l'après-midi, nous parlions du génocide, « *en cent jours il y eut plus de huit cent mille morts, ce fut le génocide le plus rapide de l'histoire* », nous parlions de cette mémoire-là, dans le Rwanda de 1994, elle avait 12 ans. Nous parlions de sa mémoire à elle, « *toute ma vie je me souviendrai du 6 avril 1994* », et aussi des jours et semaines qui ont suivi, pour elle dans cet enfer-là, de ce qui n'a jamais été oublié, et revient, vingt ans plus tard, comme un pas à franchir, une création, *Samedi détente*, du nom d'une émission de radio qui importait et diffusait des musiques sur lesquelles dansait le Rwanda, dans l'insouciance du massacre à venir.

La Garonne en contrebas était noire et silencieuse. À Toulouse, nous parlions de cela avec Dorothee Munyaneza, elle d'une voix douce, enveloppée par la nuit déjà tombée. D'un geste de sa main, la machette s'est rapprochée du cou. Nous n'étions plus à Toulouse, en 2014, mais vingt ans plus tôt à Kigali, sur le pont qui traverse le fleuve Nyabarongo. Ce jour-là, d'avril 1994, en pleine fureur génocidaire, la vie de Dorothee Munyaneza n'a tenu qu'à un fil, lame de la machette appuyée contre la peau du cou. Elle aurait pu basculer parmi le flot de cadavres anonymes que charriaient les eaux cramoisies du fleuve. Une vie de moins.

“Quand je chante, j'imagine des couches, des superpositions de voix. J'entends des rythmes, des contrepoints.”

une mort de plus dans l'abîme où sombrait le Rwanda. Le « destin », comme elle dit, l'a autorisée à rejoindre l'autre rive, à fuir la folie des machettes, traversant la nuit des serpents, dormant sur des bâches de fortune, jusqu'à atteindre des semaines plus tard, fin juillet, la frontière ougandaise. Elle parle de l'enfance interrompue, de l'ami Olivier qui lui fit franchir le Nyabarongo et qu'elle n'a jamais revu, de l'enfant perdu David qu'elle s'était juré

de protéger. Et elle dit aujourd'hui, sur la terrasse toulousaine, son soulagement d'avoir pu vêtir de mots cette mémoire tragique sans être submergée par l'émotion. Il lui a fallu vingt ans. Hier, dans les spectacles où elle a participé, il suffisait de dire : « *Dorothee Munyaneza, originaire du Rwanda.* » Ne pas brandir le drame comme étendard : cette pudeur-là. Aujourd'hui, elle n'aime pas dire qu'elle serait « rescapée » du génocide. Cette pudeur toujours, et sans doute davantage encore : une forme de respect pour toutes les victimes, proches ou inconnues, Tutsis ou opposants Hutus, que le massacre n'a pas épargnées. Et puis, même vivant, *rescape-t-on* vraiment d'une telle monstruosité, meurtre de masse, crime contre l'humanité ?

L'indicible de ce qui eut lieu, comment le raconter ?

Pour qui cherche à comprendre ce qui eut lieu au Rwanda en 1994, une abondante bibliographie est désormais disponible¹. Mais *l'indicible* de ce qui eut lieu, comment le raconter ? Comme l'écrivait Paul Celan, « *Nul ne témoigne pour le témoin.* » Chaque histoire vécue a sa densité de mémoire, sa profondeur de chair, son insistante vérité. Dans *Samedi détente*, Dorothee Munyaneza sait trouver le chemin d'intonations – du chuchotement au cri qui fuse parfois, depuis le puits du souvenir où il est tapi – qui donne corps au récit, le transporte, et nous avec, sans jamais imposer la surcharge d'un éventuel pathos. Il suffit qu'à ce courant de voix, tenu en dignité, répondent le bruissement (discursif) et le rythme (musical) qui documentent le contexte, recollent le trajet d'une histoire singulière et le cours collectif de l'histoire. En scène et en présence d'écoute, le compositeur Alain Mahé fait chambre d'échos, mêlant dans une dramaturgie sonore séquences musicales et sources d'information (émissions de radio, phrases accablantes de responsables politiques, terribles allusions au rôle plus qu'ambigu de la France, de la communauté internationale et de l'Église). Sur ce fil, le chemin retracé devient cartographie sensible, et le récit se transforme en banc de montage où se forment des images mentales. On apprécie que la mise en scène soit au plus simple, *rudimentaire*,

Carnets de création

que Dorothée Munyaneza se soit abstenue de recourir au *visuel* de la vidéo, qui n'est trop souvent que prothèse des imaginaires contemporains. Une grande bâche blanche et translucide, dressée comme un auvent, et qu'un système de grandes poulies permet de faire pivoter, aurait pu faire office d'écran, mais non, il n'y a ici de projections que venant de la voix, et du corps. Dorothée Munyaneza partage l'espace du plateau avec la danseuse et chorégraphe ivoirienne Nadia Beugré, corps massif et d'ébène qui, pardon pour le cliché, enracine cette part d'Afrique que la mémoire et l'exil n'ont pas effacée. Et si Dorothée Munyaneza épingle à bon escient l'indifférence occidentale face au drame rwandais²; l'absence de réaction des pays voisins du Rwanda, dont les frontières voyaient affluer les réfugiés, n'est pas passée pour silence. Aucune vindicte : un spectacle n'est pas un tribunal et Dorothée Munyaneza ne cède pas à la harangue. Cela part d'un déhanchement, d'un rythme qui entraîne les corps... « *Pendant que vous tombiez comme des mouches* », lance Nadia Beugré, « *à Abidjan, on libérait en zouglou* », cette danse issue de la jeunesse ivoirienne engagée, qui a mis à la mode un genre musical souvent qualifié d'ambiance facile.



L'agilité d'une voix « sans âge »

Au Rwanda, sur radio Mille Collines, instrument de la haine anti-Tutsis, s'impose un tout autre refrain, qui exhorte à « *aller trouver où se cachaient les inyenzi, les cafards* ».

Samedi détente, de Dorothée Munyaneza, a été créé au théâtre de Nîmes, les 27 et 28 novembre.

Le 10 janvier au théâtre Jacques Prévert, Aulnay-sous-Bois ; les 12 et 13 janvier à l'Onde, Vélizy-Villacoublay ; du 15 au 31 janvier au Monfort, Paris (en partenariat avec le Théâtre de la Ville) ; du 11 au 14 février au Théâtre Garonne, Toulouse ; le 26 février au Parvis de Tarbes ; le 26 mars au théâtre en Dracénie, Draguignan ; le 28 mars au théâtre Durance, Château-Arnoux ; le 31 mars à l'Agora d'Evry ; du 7 au 9 avril à La Passerelle, Gap ; le 14 avril à Pôle Sud, Strasbourg ; les 29 et 30 avril au Théâtre de Liège, le 13 mai au Vooruit, Gand.

« *Pendant le génocide, on a arrêté de chanter, confie Dorothée ; sauf des psaumes, pour nous préparer à la mort.* » C'est pourtant au Rwanda qu'est née cette voix, la sienne, et c'est toujours au présent qu'elle parle de « *la maison où il y a toujours une voix qui résonne* » – souvent celle de la mère ou celle du père, dans la cuisine – et des « *deux grand-mères qui chantent très très bien* ». Elle revoit l'église protestante où officiait son père, pasteur. Lorsque la famille s'installe en Angleterre, où travaille déjà sa mère, journaliste, ils proposent à une église protestante de chanter pendant les offices : « *au Rwanda, c'était habituel...* » Parallèlement à l'école, elle suit des cours de solfège et de flûte avec une amie de la famille, suisse, qui ouvre une école de musique avec quatre élèves : « *Elle m'a ensuite trouvé un professeur de chant, Zara Ballara, que je n'oublierai pas ; avec elle j'ai appris le placement vocal et elle me laissait chanter ce que je voulais.* » À l'université, Dorothée entreprend des études en philosophie et en sciences sociales, mais le *don* de la musique aura le dernier mot. « *Mes parents, dit-elle, ont toujours eu comme philosophie d'utiliser ce qu'on a en soi... J'ai peu à peu trouvé ma voix, en la transformant. On me dit souvent que j'ai une voix "sans âge"... Quand je chante, j'imagine des couches, des superpositions de voix. J'entends des rythmes, des contrepoints. Je ne chante pas seule...* »

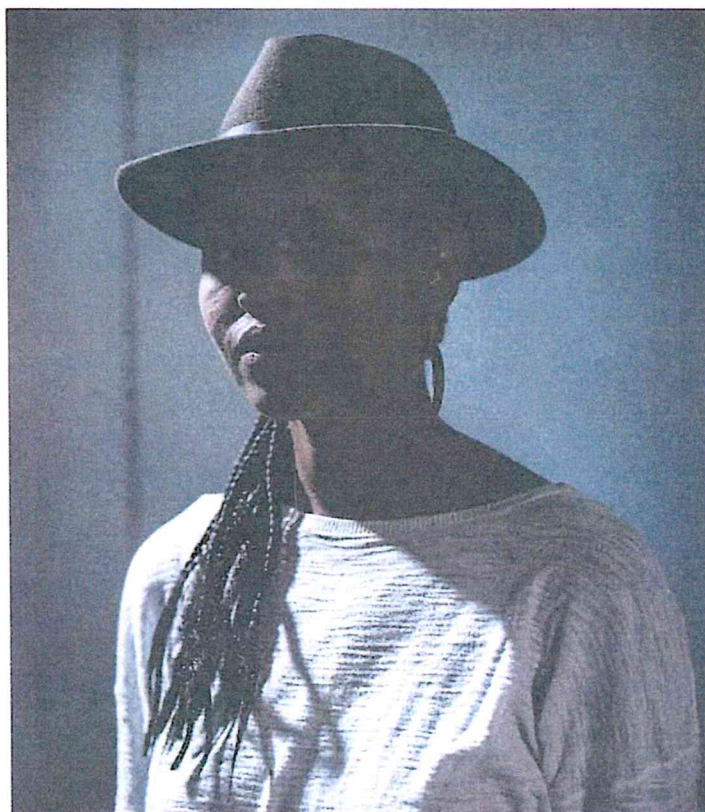
En Angleterre, elle compose la bande originale du film *Hotel Rwanda* (Terry George, 2004), participe à plusieurs projets musicaux (Afro Celt Sound System, Earth Songs) et enregistre un album solo avec le producteur Martin Russell. En France, on l'entend de temps à autre se mêler à des improvisateurs (tel Jean-François Pauvros), ou encore, avec le guitariste Seb Martel, emporter le répertoire folk de Woody Guthrie vers des sonorités voyageuses. Dorothée Munyaneza a la voix svelte, si cela peut se dire d'une voix, mais pas de ces svelteness que l'on prête aux silhouettes de la

mode : une agilité du mouvement de la voix. Une liberté de se mouvoir. Une danse de la voix.

C'est presque naturellement (mais rien n'est *naturel*, le chemin entamé suscite les rencontres qui continuent à l'irriguer) que Dorothee Munyaneza a trouvé écho auprès de certains chorégraphes. Ce fut d'abord François Verret en 2006, pour la création de *Sans retour* : « *Il a su me montrer là où je pourrais entrer. C'est ce qui m'a amenée à trouver mon propre trajet.* » Trois autres spectacles (*Ice*, *Cabaret* et *Do You Remember, No I Don't*) suivent avec Verret, puis d'autres avec Mark Tompkins, Kaori Ito, Robyn Orlin... Mais c'est en travaillant avec Alain Buffard, pour la création de *Baron samedi*, en 2012³, que germe sans doute la semence de *Samedi détente*. « *Lors des répétitions, nous devions raconter des histoires qui nous touchaient. De dos, la danseuse sud-africaine Hlengiwe Lushaba a commencé à parler des townships... J'ai senti venir en moi une émotion particulière, et c'était à mon tour de parler. J'ai commencé à évoquer l'arrivée des Allemands au Rwanda, puis celle des colons belges... Et je me suis arrêtée en 1994. Hlengiwe Lushaba est alors partie en sanglots... C'est à partir de là que je me suis mise à écrire.* »

Le chemin retracé devient cartographie sensible, et le récit se transforme en banc de montage

Avec François Verret, dit-elle, « *nous passions beaucoup de temps à lire des livres et des textes sur lesquels nous travaillions jusqu'à ce qu'il nous dise de ne plus les ouvrir et de travailler avec la mémoire de ce qui nous restait.* » Avec *Samedi détente*, ce qui reste de la mémoire devient le texte-même (dit, chanté, dansé) de ce qui n'est pas



simple *témoignage*, mais expérience, mise en jeu, où le récit incarné de Dorothee Munyaneza nous rend incroyablement proche, perceptible, vivant, l'indicible d'un génocide dont le Rwanda tâche aujourd'hui de se remettre.

1. Lire notamment les trois ouvrages de Jean Hatzfeld aux éditions du Seuil : *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais* (2002), *Une saison de machettes* (2003) et *La stratégie des antilopes* (2007). À voir (en ligne sur Dailymotion) : *Tuez-les tous ! Rwanda : histoire d'un génocide sans importance*, documentaire de Raphaël Glucksmann, David Hazan et Pierre Mezerette (2004).

2. À l'époque, en France, les journaux télévisés parlent au début, pendant de longues semaines, de « guerre civile » : des massacres sont évoqués, mis sur le compte de rivalités ethniques dont l'Afrique aurait le secret. Avant que ne s'impose le mot de « génocide », de nombreux reportages portent sur l'évacuation des ressortissants occidentaux...

3. « *La figure du Baron Samedi, issue du vaudou, maître en inversions et transgressions, donne bien plus que le titre de cette pièce, elle en est le guide, bien mieux : le dynamiteur* », lire l'article « Le baron était en noir » de Gérard Mayen sur *Mouvement.net*, 18 mai 2012.